

L'Action

Toumbé dessus! Escrasas lous! (CYRANO)

LE NUMERO: CINQ SOUS
PAR AN: DEUX DOLLARS

DIRECTEUR:
JULES FOURNIER

MONTREAL
323, Rue SAINT-DENIS, 323
Téléphone: Est 1678

LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE

UN JEUNE HOMME QUI PROMET

Un jeune poète nous fait l'honneur de nous adresser, avec prière de publier, un sonnet inédit. Ce sont des vers de printemps:

*Flore vient de sourire au gai printemps
vermeil.
L'azur céleste est bleu...*

Nous trouvons jointe à cet envoi une petite collection de pièces plus anciennes, sur lesquelles l'auteur voudrait bien avoir notre sentiment. Il y en a comme cela cinq ou six, qui ont paru dans différents journaux.

Pour ce qui est du sonnet, disons-le tout de suite, il nous faut malheureusement l'écartier, faute d'espace. Le même motif nous empêchera d'apprécier comme il conviendrait les autres poésies que l'on veut bien nous soumettre. Sans autrement marquer les raisons du plaisir que nous y avons pris, nous devons forcément nous contenter de signaler à l'auteur ceux de ses vers qui, dans ce bref recueil, nous ont paru à tous égards les plus dignes d'attention.

Mentionnons en premier lieu — dans le genre élégiaque — cette pièce publiée par la *Libre Parole* de Québec en 1911: *Sur la mort de M. J. Vallerand, de l'A. C. J. C.*

Toi que vient de frapper, sans merci, l'affreux glaive

De la Mort...

L'auteur y exprime avec un bonheur tout particulier, suivant nous, cette idée, que la mort nous délivre de "cette terre de douleurs." Il ajoute que M. Vallerand emporte dans la tombe les regrets de tous.

*Toujours l'A. C. J., compagnon si fidèle
Et zélé,
Se souviendra de toi, vers la plage immortelle*

Envoilé.

Ces vers, comme M. Héroux, croyons-nous, l'écrivait un jour de ceux de M. Chapman, portent en eux-mêmes le plus juste des éloges. D'ailleurs ils ont été trouvés bons par M. l'abbé Camille Roy.

Ils sont loin cependant d'égaliser ceux que l'auteur donnait à l'*Éclair* de Beauceville, l'année suivante (1912), sous ce titre: *Le voilà.* Il s'agissait alors, non plus d'un mort à pleurer, mais d'un vivant à flétrir: M. Albert Sévigny, député de Dorchester et partisan de la marine Borden. Il faut voir si la Muse satirique a soufflé cette fois sur notre poète!

*Le voilà, c'est bien lui, cet homme sans principes,
Sans âme POLITIQUE, orgueilleux de ses nippes,*

*Qu'un peu d'or éblouit, arrogant sans pudeur,
Que l'on croyait naguère UN ANGE DE CANDEUR,*

*C'est lui, ce parvenu défendant votre cause,
Voyez-le maintenant: quelle métamorphose!*

Ah! il ne le lui envoie pas dire! Qu'en pensez-vous? Il continue:

*Hélas! POURQUOI FAUT-IL, QUE CE MOT: DORCHESTER,
D'UN PASSE GLORIEUX SUBLIME
ÉVOCATEUR,
Soit profané, sali, par un valet infâme,
Lorsqu'à ce FIER comté prodigant LEUR BELLE AMÉ
TANT DE NOBLES ESPRITS offrent
leur digne appui?*

(Ici, M. l'abbé Camille Roy inscrit en marge: Très bien!) Voyons la suite:

*Sachant bien que demain est fait par aujourd'hui,
Lui, se moquant de tout, COMME ON FAIT A CAYENNE,
Quand Judas pend sa honte il caresse la sienne.*

Oh l'animal! Mais qu'il attende, un peu! La vengeance ne tardera pas, c'est le poète qui le lui annonce. Lisez bien cette fin, où semble passer, ou le diable m'emporte, comme un pur écho d'une pièce fameuse des *Châtiments*.

*Toi qui n'eus pas le coeur assez haut pour paraître
Et lutter noblement comme un fier ennemi,
O lâche devant qui mes vingt ans ont frémi,
DESTITUTEUR HONTEUX, TON
JOUR FATAL EST PROCHE.*

Ayant fait ces vers, notre poète était sûr pour les grands journaux. La *Patrie*, quel-

que temps plus tard, devait accueillir avec empressement son poème sur Québec.

*Avec les Français, je l'honore,
Toi qui, dans tes sombres remparts,
Hélas! sembles porter encore
Le deuil de tes grands enfants morts.*

*Toi la ville où pas une rue,
Depuis cinquante ans, n'a changé;
Où PAS UN ARBRE, PAS UNE*

*STATUE,
PAS UN MUR MEME N'A BOUGE.*

Ce fut à ce moment que l'encre, pour la première fois, se dressa sur sa route. Croiriez-vous qu'il se trouva des gens, même à Québec, ville intellectuelle, pour lui nier son succès et critiquer ses oeuvres? Le poète répondit à ses détracteurs par un poème de plus de cent vers, où il interpelle tous les poètes illustres du passé. — Pourquoi, demande-t-il à ces grands hommes, pourquoi nous déchirez-vous, moi et "les jeunes d'aujourd'hui"?

*Hélas! parce que nous aimons l'art divin;
nous,
Les jeunes d'aujourd'hui, vos successeurs
jaloux,
Et qu'à votre foyer notre verve s'allume;
Parce que nous frappons et forçons sur
l'enclume,*

*Après vous, un labeur noble et grand
DES VERS TELS
QUE CEUX QUI VOUS ONT FAITS,
ô Maitres, IMMORTELS!*

Le public passe tout aux écrivains en prose, lisons-nous quelques lignes plus bas. Pour les poètes, au contraire, il semble qu'on soit sans entrailles. L'auteur en prend à témoin son ami M. Anatole B.

*Ainsi quand tu verras, TOI, MON CHER ANATOLE,
Dans l'un de ces journaux vendus puis revendus,
Mon nom s'accompagnant de quelques vers perdus
—Scrait-ce un numéro de la Libre Parole,—
Ne va pas toi du moins juger TROP
RUDEMENT
Et me répondre AUSSI CATEGORIQUEMENT*

*Que certain Québécois à la burlesque
allure,
Un homme décisif, UN HOMME DE PARTI,
Qui, domant libre cours à sa DESINVOLUTION,
M'adresse poliment un "Vous avez menti"
Parce que dans mes vers je n'ai pas voulu faire*

*LE VIEUX QUEBEC RIVAL D'UNE VILLE D'AFFAIRE,
PLUS PROSPERE, PLUS NEUF QUE LE FIER MONTREAL,
AU SITE, AU PORT UNIQUE, AU COMMERCE IDEAL.*

Voilà au moins, pour une fois, ce qui s'appelle de la poésie, ou nous n'y entendons rien. Encore quelques oeuvres de cette force au crédit de nos écrivains, et s'il se trouve encore un crétin pour douter qu'il existe une littérature canadienne, nous demandons à le connaître!

C'est bien aussi, sans doute, ce que pense l'*Action Sociale*, qui publiait un jour, du même auteur, un sonnet fort remarquable, dédié "à M. William Chapman, lauréat de l'Académie française."

*Suprême autorité de l'empire des airs,
L'aigle, un soir envolé sur la plus haute cime,
A suspendu son aile au-dessus de l'abîme,
Semblant narguer sous lui les gouffres entr'ouverts.*

(Brrr!...)

*—Poète, c'est ainsi que dans un vol sublime,
Tu vas placer ton âme au sommet des beaux vers.*

*Et l'idéal subtil, de tes pieux concerts,
N'a jamais arrêté le souffle magnanime.
(Tu parles!)*

*La flamme dans le coeur, avant qu'on l'applaudit,
O toi que dans sa tombe une mère entendit
Faisant vibrer l'écho d'un lyre bénie,
(Oh quelle lyre!)*

*Tu chantas bien longtemps, TROUBADOUR sans éclat;
Mais la France écoutait CETTE SAINTE HARMONIE*

Et la terre de Beauce avait son lauréat.

Certes il y a dans ces accents de l'admiration très profonde et très sincère. Il y a

Une annonce qui a du succès

Un électeur de M. Bruno Nantel qui a tout de même rudement plus d'esprit que son député, c'est M. Phidime Therrien, marchand, de Terrebonne. Si vous en doutez, c'est que vous n'avez jamais vu ses annonces par circulaires.

M. Therrien est en effet l'inventeur d'un genre d'annonce unique au monde. Oyez plutôt comment il s'y prend pour attirer l'attention du public.

Au lieu d'offrir bêtement aux gens la liste sèche et froide de ses "bargains", il la leur sert agrémentée d'éloquentes considérations politiques, en français et en latin. En latin, parfaitement: Legris- Legrisimus, Marine-Marinas, député-dé-

putas, Nantel-Nantellum. Il faut voir cela! Quant au français, c'est du pur Bruno de derrière les fagots.

Vous ne serez pas surpris d'apprendre après cela que les circulaires de cet ingénieux commerçant sont fort lues. La dernière en date, consacrée à la question navale, lui a valu particulièrement de succès. Pendant une semaine entière son magasin n'a pas désempli. C'est ainsi que, le premier de tous les Canadiens, M. Therrien, de son prénom Phidime — ou Phidimus — a trouvé le moyen de faire servir à quelque chose de bon cette infamale invention de M. Borden dite "le bill de contribution."

ENFIN CA Y EST

ENFINNOS CAYETTAS

Le Sénat vient de donner au fameux Bill de la marine à Mr Bourdain une raclée des mieux conditionnée par un uppercut du bonhomme Ross.

Senatorem Venous donnam raclas most conditionnem te Marinas Bordemus Billas.

Uppercuttem Bonhommas Rossam.
Par un full-nelson du Sénateur Legris.
Fullem Nelsomas Legrisimus.

Par un bras-roulé de Montplaisir.
Mypleasure brassam roulatomes
Et finalement un knock-out à la Rodolphe Lemieux.
Knockatous es at la Rodolphus Better.

Ce pauvre Bill a pris une méchante culbute: il est maintenant Very Dead.

Sit pauvrus billane mechantes culbutes in morte pacem bobo. (C'est-à-dire qu'ils lui ont fait bobo).

Bravo, Monsieur le Sénat, Phidime vous félicite, n'en déplaît à notre silencieux député.

Braves Senatorem Phidimus felicitas non déplaisaverunt silenciosus députas Nantellum.

Mais tout ce tripotage n'empêchera pas Phidime de vendre ce qui suit aux prix plus bas mentionnés.

Tripotagum non impechoverum Phidimus vendras pricem suavam basses mentionnum.

TWEEDS ET SERGES

Pour 93 cents la verge vous aurez une belle serge noire toute laine valant au moins \$1.25.

Tweeds double largeur pour 49c, 59c, et 9c la verge.
Pour 99 cents vous aurez une belle serge bleu marin toute laine valant \$1.30.

Pour \$4.25 vous aurez un bon habillement en bon tweed (pour homme.)

Voulez-vous maintenant de l'étoffe à robes, des bas, des sous-vêtements, de l'indienne, des overalls, des bretelles, des bottines, des "crystaux" et granits, il y en a de masses!

Ce n'est pas tout.

"Maintenant, mes bons amis, parlons de groceries. Mais il ne faut pas se choquer. — Non choquas."

"Il faut que ça déménage au plus vite car il me faut absolument un repos de quelques mois... Si je ne veux pas culbutter comme le bill au père Bourdain (sic). — Votre dévoué,

"P. THERRIEN, 3, Rue du Boulevard, TERREBONNE."

Vous faut-il du thé, des briques à cigarettes, du sucre, des allumettes, de la moutarde, de la mine grasse, du sirop à pâte, du vernis à chaussures, des cachets contre le mal de tête, des sardines à l'huile, etc., etc., vous trouverez encore tout cela au même endroit, "à des prix de sacrifice." Phidime "Phidimus" est bien décidé à ne refuser aucune offre raisonnable.

Vétilles historiques

Ceux qui se délectent de l'histoire en ont eu une savoureuse tranche à se mettre sous la dent, s'ils ont suivi jusqu'au bout la polémique qui vient de se terminer entre M. Montarville de la Bruyère et M. l'abbé Azarie Couillard-Després, deux experts dans l'art d'accommoder les restes de l'histoire.

On ne saurait nier que le point controversé était d'importance, puisqu'il s'agissait de déterminer si Louis Hébert, en devenant concessionnaire d'un fief en bois debout, avait été ou non anobli. L'on voit tout de suite que nos historiens ne craignent pas d'aborder les grandes

questions et que le lointain des âges ne les rebute pas.

C'est l'abbé qui, en qualité, je présume, de descendant du premier colon canadien, a fait cette découverte de la noblesse de Louis Hébert. Et dire que pendant près de trois cents ans nul ne paraît l'avoir soupçonné! Le flair est évidemment la qualité maîtresse du "chercheur". A la vérité, sa thèse ne s'appuie que sur des présomptions et des déductions laborieusement tirées de la définition du fief noble, telle que donnée par des autorités en droit féodal. En somme rien de probant. M. de la Bruyère, fort de l'absence de tout document, de tout écrit, de toutes lettres-patentes ou autres preuves positives, nie carrément la noblesse de l'illustre ancêtre, et il n'est pas lui non plus en peine de citations, soit d'auteurs de droit féodal, soit d'historiens.

Assez rudement poussé au pied du mur, l'abbé répond à son contradicteur: Tout en refusant à Louis Hébert son titre de noblesse, vous voilà bien forcé de lui concéder celui de premier seigneur canadien. A quoi l'autre avait d'avance répliqué: Dans l'ordre chronologique, si vous voulez; mais c'est Robert Giffard qui a été le premier seigneur actif, le premier à remplir ses obligations de seigneur en recrutant des colons en France, en les établissant sans retard, en don-

nant quelque étendue à ses défrichements. Tandis qu'Hébert ne fit guère que du jardinage. — S'il n'a pas fait davantage, rétorque l'abbé, c'est qu'il en a été empêché par la Compagnie des Marchands, qui ne songeait qu'à la traite et voulait l'arrêter dans ses travaux de colonisation, même personnelle.

Déjà! L'opposition que rencontre chez nous la colonisation date-t-elle de si loin?

L'abbé a encore une autre fiche de consolation. Il se dit en état d'entreprendre la réhabilitation de la famille seigneuriale des Couillard, dont l'oeuvre a été, selon lui, "admirable"; et il nous en donne tout de suite un avant-goût en racontant qu'en 1749 les emplacements concédés par eux à la haute-ville leur rapportaient un revenu annuel de 10,800 livres, indice très sûr que les seigneurs Couillard ne doivent pas être comptés parmi ceux qui n'ont rien fait ou à peu près rien!..... "Ils contribuèrent à l'établissement de Québec en ouvrant la rue Couillard; ils aidèrent de toutes leurs ressources les oeuvres vaillantes de la vieille capitale."

Le défrichement de la rue Couillard est-il cité comme un exemple des oeuvres vaillantes auxquelles ils contribuèrent? Oeuvre naissante si vous voulez; mais aussi combien profitable! Beau mérite, en effet, que d'ouvrir une rue, quand ce travail doit rapporter un si fort revenu! Autant dire que le duc de Westminster, qui retire annuellement plusieurs millions de livres sterling de la location des terrains sur lesquels une partie de Londres est bâtie, doit être considéré comme un ouvrier de la prospérité de son pays et un homme "hors du commun". Celui-ci a permis aux maisons de pousser là où s'éteignaient des parcs et des prairies; les Couillard leur faisaient place en forçant la forêt primitive à reculer un peu ses limites, sans hâte exagérée. En quoi l'un et les autres se sont-ils montrés plus et mieux que des hommes d'affaires avisés?

Un qui se donne de grands airs

M. Louvigny de Montigny prend de fort haut mes quelques remarques sur les effets plutôt négatifs, à certain point de vue, de la Convention de Berne, telle qu'appliquée au Canada depuis 1906. Et c'est en somme assez curieux de le voir se hisser au ton de ces esprits transcendents devant qui les contradicteurs ne sont que cendre et poussière. Ce fougueux jeune homme — au fait, est-il encore jeune? — doit être pour le moins sorti du fémur auguste de Jupiter, si ce n'est de son gros ortel, pour prendre de tels airs de supériorité.

Nonobstant cette olympienne origine, il ne paraît pas comprendre ce qu'il lit. "Il se plaint, écrit-il parlant de moi, pour le compte des gazettes qui, sous le régime de la Convention, sont forcées de priver leurs abonnés des lectures de choix dont ils ont besoin pour suivre d'un peu près le mouvement littéraire". Or, je ne me plains pas du tout, je constate seulement. Cela fait, ne lui déplaît, toute une différence, quand on y regarde de moins haut, que de l'empyrée.

De même il est faux que j'appelle jouissances intellectuelles les reproductions; j'appelle jouissances intellectuelles celles que procure la lecture des oeuvres de bon goût, qu'elles soient ou non reproduites. Là encore il n'a pas compris. C'est à la fin un peu trop d'incompréhension, et je le soupçonne de vouloir exercer tout à fait à l'aveuglette la causticité de son esprit.

J'avais écrit: Certains journaux ont supprimé toute reproduction; d'autres ont continué comme auparavant à en rassasier leurs lecteurs. Il répond: Voyez l'"Action" de telle date; ne contenait-elle pas jusqu'à dix colonnes de jolies découpages de périodiques de France? Comme si l'"Action" était à elle seule tous les périodiques de langue française en ce pays!

Inutile d'entreprendre une discussion avec un homme qui fait mine de ne comprendre que tout juste ce qu'il veut. Aussi ne le suivrai-je pas le long des trois colonnes où il prodigue son érudition et la facile pyrotechnie de son esprit superficiel, sous prétexte d'expliquer les ré-

sultats obtenus et à obtenir de l'application de la Convention de Berne. Il tient évidemment à ce que pas une parcelle du mérite qu'il croit avoir acquis ne lui soit retranchée. Cela se trouve bien: je ne tiens nullement à le diminuer ni dans sa personne, ni dans son oeuvre, que je ne connais pas et ne veux pas connaître, après l'échantillon qu'il m'en sert. J'ai affaire à lui aujourd'hui pour la première et la dernière fois, du moins je l'espère. Si je l'ai nommé et mis en cause, c'est seulement parce que son nom m'était un joint pour aborder le sujet que j'avais à traiter. Qu'il se tranquillise donc et cesse de caracoler, de s'ébrouer, et de porter beau comme un cheval de prix!

Il donne pourtant envie de frotter à rebrousse-poil l'incommensurable vanité qui suinte à chacune des lignes de son écriture. Mais à quoi bon? Cela ne ferait que stimuler la croissance d'une nouvelle couche, plus épaisse et plus coriace.

Mon article tournait autour de ce point-ci: l'application de la Convention de Berne n'a pas eu l'effet, espéré, d'assurer à nos littérateurs une préférence qui leur eût permis de placer avantageusement leurs productions et de recevoir l'encouragement d'où eût pu sortir la floraison de leur talent. A quoi Louvigny répond — il a bien saisi, cette fois: hein, quand il veut! — "Et depuis que nos journaux et nos théâtres sont tenus de payer, oui, de payer la littérature étrangère, il leur arrive plus souvent qu'il ne leur arrivait auparavant d'accepter et même de demander des manuscrits d'auteurs du terroir."

Est-il possible? Alors tant mieux, trois fois tant mieux! Mais que ne nous dit-il encore combien plus demandés et combien mieux payés sont ces manuscrits? Et s'il y a réellement du plus et du mieux, cela tient-il à la Convention de Berne ou à la valeur accrue des oeuvres de nos écrivains?

Voilà le point capital qui était à élucider. Y voit-on beaucoup plus clair depuis que M. de Montigny s'est fendu de sa longue épître?

FERDINAND PARADIS.

Est-il possible? Alors tant mieux, trois fois tant mieux! Mais que ne nous dit-il encore combien plus demandés et combien mieux payés sont ces manuscrits? Et s'il y a réellement du plus et du mieux, cela tient-il à la Convention de Berne ou à la valeur accrue des oeuvres de nos écrivains?

Voilà le point capital qui était à élucider. Y voit-on beaucoup plus clair depuis que M. de Montigny s'est fendu de sa longue épître?

FERDINAND PARADIS.

Est-il possible? Alors tant mieux, trois fois tant mieux! Mais que ne nous dit-il encore combien plus demandés et combien mieux payés sont ces manuscrits? Et s'il y a réellement du plus et du mieux, cela tient-il à la Convention de Berne ou à la valeur accrue des oeuvres de nos écrivains?

Voilà le point capital qui était à élucider. Y voit-on beaucoup plus clair depuis que M. de Montigny s'est fendu de sa longue épître?

FERDINAND PARADIS.

Est-il possible? Alors tant mieux, trois fois tant mieux! Mais que ne nous dit-il encore combien plus demandés et combien mieux payés sont ces manuscrits? Et s'il y a réellement du plus et du mieux, cela tient-il à la Convention de Berne ou à la valeur accrue des oeuvres de nos écrivains?

Voilà le point capital qui était à élucider. Y voit-on beaucoup plus clair depuis que M. de Montigny s'est fendu de sa longue épître?

FERDINAND PARADIS.

Est-il possible? Alors tant mieux, trois fois tant mieux! Mais que ne nous dit-il encore combien plus demandés et combien mieux payés sont ces manuscrits? Et s'il y a réellement du plus et du mieux, cela tient-il à la Convention de Berne ou à la valeur accrue des oeuvres de nos écrivains?

Voilà le point capital qui était à élucider. Y voit-on beaucoup plus clair depuis que M. de Montigny s'est fendu de sa longue épître?

FERDINAND PARADIS.

Est-il possible? Alors tant mieux, trois fois tant mieux! Mais que ne nous dit-il encore combien plus demandés et combien mieux payés sont ces manuscrits? Et s'il y a réellement du plus et du mieux, cela tient-il à la Convention de Berne ou à la valeur accrue des oeuvres de nos écrivains?

Voilà le point capital qui était à élucider. Y voit-on beaucoup plus clair depuis que M. de Montigny s'est fendu de sa longue épître?

FERDINAND PARADIS.

Est-il possible? Alors tant mieux, trois fois tant mieux! Mais que ne nous dit-il encore combien plus demandés et combien mieux payés sont ces manuscrits? Et s'il y a réellement du plus et du mieux, cela tient-il à la Convention de Berne ou à la valeur accrue des oeuvres de nos écrivains?

Voilà le point capital qui était à élucider. Y voit-on beaucoup plus clair depuis que M. de Montigny s'est fendu de sa longue épître?

FERDINAND PARADIS.

Est-il possible? Alors tant mieux, trois fois tant mieux! Mais que ne nous dit-il encore combien plus demandés et combien mieux payés sont ces manuscrits? Et s'il y a réellement du plus et du mieux, cela tient-il à la Convention de Berne ou à la valeur accrue des oeuvres de nos écrivains?

Voilà le point capital qui était à élucider. Y voit-on beaucoup plus clair depuis que M. de Montigny s'est fendu de sa longue épître?

FERDINAND PARADIS.

Est-il possible? Alors tant mieux, trois fois tant mieux! Mais que ne nous dit-il encore combien plus demandés et combien mieux payés sont ces manuscrits? Et s'il y a réellement du plus et du mieux, cela tient-il à la Convention de Berne ou à la valeur accrue des oeuvres de nos écrivains?

Voilà le point capital qui était à élucider. Y voit-on beaucoup plus clair depuis que M. de Montigny s'est fendu de sa longue épître?

FERDINAND PARADIS.

La réponse de Québec

Un comité anonyme, composé de quelques-uns des intellectuels les plus marquants de la "cité de Champlain," publie dans le "Soleil" un article où Montréal se fait joliment attraper

Sous ce titre: Montréalais, le Soleil publiait dans son numéro du 31 mai une réponse tardive à notre article d'il y a trois semaines, intitulé Québecois. Cette réponse était signée tout simplement: Kébec — avec un K.

Kébec... Kébec, c'est un peu vague. Justement intrigués, nous avons voulu savoir qui diable, au juste, pouvait bien avoir pris ce nom-là. Après de patientes recherches, nous avons fini par nous trouver en présence de rien de moins que de cinq ou six des intellectuels les plus en vue de la capitale. Parfaitement, mes amis. Nous avions devant nous M. X... avocat de réputation, M. Z, littérateur fameux, M. R, connu surtout pour ses savantes communications à la Société du Parler français, d'autres encore plus huppés. Réunis en comité pour faire justice une fois pour toutes, en un article vraiment tapé, de la malveillance des Montréalais, ils avaient juré, tels les chevaliers de jadis, de ne se séparer que la chose ne fût faite. Quelques séances leur suffirent, moins de dix jours après leur première convocation, ils avaient arrêté la forme définitive de leur réponse, que le Soleil publiait le lendemain en cinquième page. Québec était vengé!

Un peu en retard, il est vrai, mais nous n'avions rien perdu pour attendre. Vous allez pouvoir en juger.

Montréalais

(COMMUNIQUÉ)

L'Action vient de faire à Québec l'honneur de lui consacrer un premier Montréal qui remplit d'aise les abonnés de la "Presse" et qui ne réjouit pas moins ceux-là mêmes à qui s'adresse l'éreintement. Et c'est assez naturel que, là-bas, on soit ravi d'avoir trouvé quelqu'un pour donner vent à ce que tout le monde pensait "in petto" et que, ici, nous soyons enchantés de voir enfin vengée à nu l'âme montréalaise. L'on s'amuse là-bas à contempler le gamin sans état qui lance de la boue à pleines mains, et comme cette boue ne nous atteint pas, nous trouvons amusant nous aussi le spectacle de cette petite gymnastique. Aussi espérons-nous que M. Fournier voudra bien continuer, car on peut supposer qu'il n'estime pas avoir achevé son tableau, puisque nous-mêmes sommes d'avis qu'il manque quelques traits grotesques à sa caricature. Et pour l'encourager et lui prouver que ses articles sont lus, nous allons mettre à nos applaudissements quelques petites réserves, en nous gardant aussi soigneusement que lui de parler du fond de la question, et en ne relevant qu'un seul de ses reproches. Cela suffira sans doute, puisque aussi bien notre devise à nous n'est pas de lui "tomber dessus."

À lire rapidement l'article "Québécois," où M. Fournier met en si belle lumière la fatuité connue du Montréalais, l'on est d'abord tenté de croire qu'il en veut à Québec. De quoi? Ce n'est pas très clair mais sans doute d'être resté volontairement en arrière de Montréal, de s'être résigné à ne pas même jouer le rôle de satellite évoluant dans son orbite.

Mais vous relisez et vous remarquez ceci: "C'est le Québécois qui en veut à Montréal de n'être pas Québec; il lui en veut d'être Montréal, c'est-à-dire une ville de six cent mille âmes, avec des industries, du commerce, de la richesse et de l'activité (1)." Car, voyez-vous, poursuit M. Fournier, "l'un des traits de caractère qui fait (2) le fond de l'âme québécoise", c'est, à l'égard de Montréal, "une jalousie féroce et sournoise de parent pauvre." Or, voilà le trait amusant auquel seul je veux répondre. Et encore j'accepte le "parent pauvre." Aussi bien le mot n'est pas de M. Fournier: il a été dit dans un banquet au Windsor, il y a plus d'un an, par un pince-sans-rire de mes amis qui s'est amusé à se payer un peu la tête de ses hôtes montréalais, pour qui, c'est entendu, le Québécois n'a jamais été qu'un pauvre parent. A cette époque l'on était encore dans la grande ville à la pitié condescendante pour les "country cousins" de la Capitale: pitié qui voulait atténuer cette morgue empruntée, comme tant d'autres traits de caractère du Montréalais, à son éternel fétiche, l'Anglais actif, maître des industries, du commerce, de la richesse. Depuis l'on a évolué: et le "parent pauvre," aujourd'hui, on l'avoue, et l'on va même jusqu'à lui crier des injures. Faut-il répéter que nous en sommes ravis?

Mais que, parmi ces injures, M. Fournier nous impute un sentiment de jalousie, même féroce et sournoise, cela est vraiment

(1) On nous cite de travers, mais n'impute — NOTE DE L'ACTION.

(2) Cette faute n'est pas de nous d'avantage — IDEM.

Quelques notes sur Pierpont Morgan

Pierpont Morgan ne recevait pas ses amis que dans ses bureaux. Les plus favorisés pouvaient le rencontrer dans son ancienne maison de Madison Avenue et pénétrer ainsi dans sa vie intérieure. La maison était simple, garnie de lierre, comme les vieux collèges d'Oxford, et le principal ornement de la façade qui donnait sur l'Avenue était une immense "bow-window" agrémentée d'un balcon en pierre qui précédait de larges baies dont les vitrages étaient encadrés de bois brut.

L'entrée, qui n'était ni spacieuse ni solennelle, était cependant impressionnante parce qu'en face du visiteur se dressait un marbre de Houdon qui ferait la gloire d'un musée d'Europe. A gauche, en entrant dans le vestibule rempli de bibelots et de tableaux magnifiques de l'École française, un portrait de Mme Morgan par Benjamin Constant, dont personne dans la famille ne se déclarait satisfait, mais que je considère pour ma part comme une des plus belles oeuvres de ce maître.

Tout dans cette maison était simple et ravissant, hormis les salons où des choses anciennes admirables coudoyaient des meubles discutables à l'époque de ma présence à New-York. L'ensemble est maintenant devenu d'un style très pur. Par contre, la pièce où Pierpont Morgan passait sa vie, et qui était à la fois un fumoir et un cabinet de travail, avait un grand caractère de simplicité distinguée et somptueuse, avec sa belle cheminée anglaise où de très menus carreaux de lapis se substituaient aux traditionnels carreaux de faïence d'Angleterre.

Du temps où je fus à New-York c'était entre cette maison et ses bureaux que se partageait la vie de cet homme vraiment unique dans son propre pays. On ne le voyait que très rarement dans les réunions mondaines, et jamais à l'Opéra, où sa loge était toujours occupée par sa famille ou ses amis. Ses principales distractions étaient son travail et ses voyages en Europe. C'est là qu'il apportait cette parfaite sérénité et cette imperturbable assurance qui lui ont fait peindre ses sentiments au sortir d'une entrevue avec l'empereur d'Allemagne par ces trois mots: "Il me plaît."

Le puissant empereur fut beaucoup plus prolixe lorsqu'il parla de son interlocuteur américain. La scène, assez curieuse, a été racontée jadis par M. de Ségur dans la Revue de Paris. Cet écrivain visitait avec quelques compagnons un fjord norvégien dans lequel était amarré le yacht impérial, le Hohenzollern. Selon sa coutume, Guillaume II invita les étrangers à son bord où, rangés comme les officiers à la parade, ils eurent avec lui une conversation animée qui porta principalement sur les Etats-Unis en général et sur Morgan en particulier. "Supposez, dit l'empereur en substance, que Morgan réussisse à grouper autour de son drapeau plusieurs des lignes de l'Océan; il n'occupe aucune position officielle dans son pays en dehors de sa fortune; il serait par conséquent impossible de traiter avec lui s'il arrivait qu'il y eût un incident international ou qu'une puissance étrangère fût entraînée dans son entreprise. Il serait également impossible de recourir contre l'Etat qui, n'ayant aucun bénéfice dans l'entreprise, déclinerait toute responsabilité. Alors, contre qui faudrait-il se tourner?" Rapprochez cette prolixité des trois mots du grand Américain: "Il me plaît", et l'on sera forcé de conclure qu'en cette circonstance l'imperatoria brevitatis ne fut pas du côté de l'empereur qui, sans doute pour la plus grande gloire de son empire, discuta comme un marchand, tandis que le marchand parlait comme un souverain.

Tout le monde sait comment Morgan s'attacha une fois de plus l'amitié de Sa Majesté allemande. Grâce à la vigilance de son fidèle commensal J. Imbert, il découvrit un jour la fameuse lettre que Luther avait adressée à Charles-Quint. Il chargea Imbert de la lui acquiescer à tout prix. Il l'obtint pour la modeste somme de 125,000 francs, après quoi il se hâta de la remettre lui-même à l'empereur. Celui-ci se montra ravi de ce cadeau princier. "Mais vous vous êtes ruiné!" dit l'empereur à Morgan — Oh non, dit-il! I got it for cheap price" (Je l'ai achetée à très bas prix).

Ainsi se présentait à nous le type achevé de ce grand Américain, dont les entreprises colossales semblaient parfois défier les forces du cerveau humain.

C'est au diner des Puritains que j'eus l'occasion d'être présenté pour la première fois à J. Pierpont Morgan. Je n'apprendrai pas aux lecteurs de cette Revue que ces puritains, venus de l'Angleterre et qui s'appelaient des "Pilgrims", c'est-à-dire des pèlerins, furent les véritables fondateurs des Etats-Unis. Le puritanisme n'était pas seulement une doctrine religieuse; c'était un ensemble d'idées, de moeurs, dont les représentants appartenaient presque tous aux classes moyennes également éloignées de l'opulence et de la misère. Ils se faisaient remarquer par une très grande pureté de moeurs, par un attachement presque superstitieux aux préceptes de l'Evangile et par une conception tout à fait démocratique et même républicaine de la vie politique. J. Pierpont Morgan était un de leurs plus purs descendants.

Je fus donc reçu puritain aux côtés de J. Pierpont Morgan. Sa bonne grâce mêlée à

je ne sais quelle rondeur brusque de bourru bienfaisant écarta tout de suite les formalités d'une présentation officielle. Mis au courant de ma mission, il me pria de le retrouver le lendemain chez lui. A partir de ce jour, je n'ai pas cessé de rester en contact avec lui et je subis comme tous ceux qui l'approchèrent l'éblouissement qui rayonnait en lui.

Chaque fois qu'il venait à Paris, il me conviait à l'hôtel où l'on retenait toujours pour lui le même appartement, un peu vieillot et un peu démodé, où il se complaisait plus que dans les gigantesques palais que la moderne industrie hôtelière a fait établir dans les plus beaux quartiers de Paris. J. Pierpont Morgan n'aimait pas ces édifices où il lui eût été difficile d'isoler sa pensée recueillie et méditative. Il gardait pieusement ses amitiés et avait honte d'en créer de nouvelles. Il redoutait avant tout de se retrouver à Paris en contact avec la plupart des hommes d'affaires qu'il voyait en Amérique. Tous les matins, à son petit déjeuner et à n'importe quelle saison, il mangeait une pleine assiette de fraises. C'était son repas favori. A son dernier voyage, il y a à peine quelques mois, il me pria de venir un peu avant le déjeuner, de manière, disait-il, à pouvoir apprécier avec lui les propositions que les plus grands antiquaires du monde devaient lui faire ce jour-là. Le salon d'attente était rempli de ces marchands d'objets rares. Il en était venu de tout les coins du monde, des Anglais, des Napolitains, des Egyptiens, des Syriens et même des Parisiens. Il les accueillit tous avec une égale bonne grâce. Il leur répondait avec une invariable et serene concision: *Je prends*, ou il leur disait simplement: *Non*. Son éloquence n'allait guère au delà de ces trois mots, mais toujours il restait gracieux et souriant. Il réalisait ainsi en moins d'une heure des achats qui se chiffraient par millions. Ses acquisitions étaient devenues la grande joie de sa vie, car il rêvait de doter son pays des plus purs produits de l'Histoire artistique du monde.

Il a ainsi acheté, en moins de dix ans, pour près de trois cents millions d'objets d'art, de manuscrits, de livres rares et de tableaux. Comme, aux premiers temps de ses transactions, il avait été quelque peu malmené par certains antiquaires, il avait pris la décision de ne les régler qu'au bout d'un an, en spécifiant qu'il avait le droit de résilier le marché, si, au bout d'une année, les experts découvriraient dans l'objet acheté le moindre défaut d'ancienneté ou de

provenance. Ainsi il se mettait à l'abri de toutes les supercheries.

LAZARE WEILL.
France-Amérique.

Oh! cette femme!

Si vous pouviez me dire pourquoi elle ne veut plus seulement me saluer dans la rue vous me rendriez grand service, car j'ai renoncé, depuis longtemps, à comprendre les caprices féminins et la *donna mobile* conserve pour moi son impénétrable mystère. Ah! si j'étais riche et puissant, influent et bien placé, sans doute en serait-il autrement!... Oui, je le crois. C'est pourquoi, dès demain, je vais commencer à m'édifier une fortune.

La chose me sera, je crois, facile. On m'a donné l'adresse d'un homme extraordinaire à qui tous les placements réussissent: je veux l'aller voir, implorer ses conseils, quémander son aide. Songez qu'il connaît tout en fait de propriété foncière, et comme tant d'autres lui doivent la fortune, je ne vois pas pourquoi il refuserait de faire la mienne. Dès demain, je verrai J.-B.-D. Légaré, 11 rue Saint-Jacques; téléphone: Main 6629.

Bruits de guerre

Cette semaine, toute l'Europe a été révolutionnée à l'idée d'une guerre possible entre la France et l'Allemagne et déjà les correspondants militaires se tenaient prêts à partir pour le siège des hostilités. Par bonheur la paix est de nouveau redescendue sur terre et les deux grands peuples n'en viendront pas aux prises. Plus que jamais on verra refluer les arts de la paix et plus que jamais les gens s'attacheront au sol. Cela sans doute sera le signal d'une recrudescence d'affaires dans les immeubles et un courtier à qui nous en parlions nous disait: — J'en suis persuadé, car mes ventes, au lieu de diminuer comme cela se produit souvent à cette époque de l'année, augmentent tous les jours. — Il faut vous dire que ce courtier n'est autre que M. Albert Ginguas, dont les bureaux, 72 rue Saint-Gabriel, sont le rendez-vous de clients chaque jour plus nombreux. — Téléphone: Main 5356.

Première hypothèque à fonds d'amortissement — 6 pour cent trimestriellement. Obligations-or de 10 ans de \$100, \$500 et \$1,000, payables 10 pour cent comptant et 10 pour cent par mois.
Brochure gratuite.
Marcell Trust Company, Limited
Tél. M. 3791. MONTREAL.

"LA DECORATION MODERNE"

(R. BELIVEAU, ARTISTE-PHOTOGRAPHE)
ENCADREMENT, FRESCQUES ET DECORATIONS
Importation de photographies d'art, statuettes et grès flammées, accessoires photographiques, tapisseries, etc.

698 RUE SAINT-DENIS.

TEL. EST 5713

Dr L.-P. DORVAL

Dr Z. MALO

INSTITUT MEDICAL EHRlich

SPECIALISTES POUR LES MALADIES VENERIENNES
CONSULTATIONS GRATUITES ET TRAITEMENT PAR CORRESPONDANCE

Demandez notre brochure, envoyée gratis sur réception de 5 cents en timbres-poste.

208 RUE ST-LAURENT, MONTREAL

Dr W. OUMET

Telephone, Main 4582.

Dr P. ADAM

Téléphone: Main 7277.

THOS.-J. DUGGAN

IMMEUBLES

ACTIONS, OBLIGATIONS, PLACEMENTS EN TOUT GENRE
ARGENT A PRETER

210 RUE SAINT-JACQUES,

MONTREAL

BUREAUX 1, 2, 3 et 4.

H. Beauregard

Entrepreneur général
en construction

70, rue St-Jacques, 70

MONTREAL

Téléphone: Main 735.

Occasions de premier ordre dans l'Immeuble

Avenue du Parc et rue Mance, entre la 36me et la 40me avenues, terrains de 25 par 83. Conditions des plus avantageuses. — Ces terrains sont appelés à prendre sous peu une plus-value considérable par suite de l'ouverture du tunnel du C.P.R.

Rue Esplanade, près de la rue Saint-Zotique, maison de rapport à deux étages. Exceptionnel de bon marché. — \$1,000 comptant; conditions faciles pour la balance.

J.-L.-H. MARCIL

55, RUE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER, 55

TELEPHONE: MAIN 845.

Téléphone: Main 5498

Chambre 601

Geo.-H. Thibault

COURTIER D'IMMEUBLES
ET D'ASSURANCES
EDIFICE TRANSPORTATION
Sixième Etage

Tel. Bell: Main 3930

LA CIE GAREAU - SAURIOL

FABRICANTS DE

Livres Perpétuels à Feuilles Mobiles

Livres de Regus pour Comptoir

Papeterie en général Articles de Bureau

26, NOTRE-DAME (EST)

MONTREAL

EMPLOYES

Devenez Capitalistes!

Vous savez fort bien que les plus grosses fortunes n'ont pas été acquises par ceux qui ont travaillé le plus fort — mais par ceux qui ont fait les meilleurs placements.
Si vous pouvez économiser quelques sous sur votre salaire quotidien, achetez des contrats dans le "PRET IMMOBILIER LIMITEE", et il vous sera facile d'atteindre ce but tant désiré: l'aisance, la fortune.
Par notre système de coopération des capitaux, nous vous mettons en possession d'un capital qui vous permettra d'acheter une propriété ou de vous bâtir. Le capital qui vous est avancé est remboursable à raison de \$5.75 par mois, sans intérêt. Demandez notre brochure explicative.
AGENTS DEMANDES: — Le "PRET IMMOBILIER LIMITEE", n'a pas encore d'agents dans tous les districts: il est disposé à entrer en pourparlers avec des représentants bien qualifiés.
"LE PRET IMMOBILIER LIMITEE"
244 Est rue SAINT-CATHERINE, 244-Est
MONTREAL
Téléphone: Est 5773.

Le meilleur éclairage pour Bureaux



En vente par la LYON GAS SAVING, Limited
52a, 52b AVENUE DU PARC

The Dominion Poultry & Game Co.

EN GROS ET EN DETAIL.

Commerçants de

VOLAILLES, GIBIERS, OEUFS, ETC.

25, MARCHÉ BONSECOURS

TELEPHONES:

Jour: Main 7784.

Soir: Est 5046.

Compagnie des Tramways de Montréal

Lignes suburbaines

Horaire du service d'hiver, 1912-1913.

LACHINE.

Du Bureau de Poste — Service de 20 minutes de 5.40 a.m. à minuit.
De Lachine — Service de 20 minutes de 5.10 a.m. à 12.45 a.m.

SAULT ET SAINT-VINCENT-DE-PAUL.

De la Gare Saint-Denis.
Service de 15 min. de 5.15 a.m. à 9.00 a.m.
Service de 30 min. de 9.00 a.m. à 4.00 p.m.
Service de 15 min. de 4.00 a.m. à 8.00 p.m.
Service de 30 min. de 8.00 a.m. à minuit.

DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL.

Service de 15 min. de 5.45 a.m. à 9.30.
Service de 30 min. de 9.30 a.m. à 4.30.
Service de 15 min. de 4.30 a.m. à 8.30.
Service de 30 min. de 8.30 a.m. à minuit.
Les tramways partant de la gare Saint-Denis à minuit et minuit et quarante se rendent à Hénder, son seullement.

MONTAGNE.

De l'avenue du Parc et Mont-Royal — Service de 20 minutes de 5.40 a.m. à minuit et vingt.
De Victoria — Service de 20 minutes de 5.30 à minuit et trente.

CARTIERVILLE.

De la Jonction Snowdon — Service de 20 minutes de 6.00 a.m. à 8.40 p.m.
De Cartierville — Service de 20 minutes de 5.40 a.m. à 9.00 p.m. Service de 40 minutes de 9.00 à 12.20 a.m.

BOUT-DE-L'ILE.

Service de 30 min. de 5.00 a.m. à 9.00 a.m.
Service de 60 min. de 9.00 a.m. à 1.00 p.m.
Service de 30 min. de 1.00 p.m. à 8.00 p.m.
Service de 60 min. de 8.00 p.m. à 12.00 p.m.

TREAUILLVILLE.

Service de 15 min. de 5.00 a.m. à 6.30 a.m.
Service de 30 min. de 6.30 a.m. à 8.00 p.m.

MONTREAL-TORONTO

9 h. et 9 h. 40 du matin, 7 h. 30 et 10 h. 30 du soir.

Wagon - salon - buffet - bibliothèque sur les trains de jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité sur les trains de nuit.

L'International Limited

Le meilleur train du Canada

Quitte Montréal pour Toronto et Chicago à 9 h. du matin tous les jours.

MONTREAL-OTTAWA

8 h. et 9 h. 10 du matin, 4 h. et 8 h. 05 du soir. Trains de 9 h. 10 du matin et 4 h. du soir tous les jours, excepté le dimanche; trains de 8 h. du matin et 8 h. 05 du soir tous les jours.

Wagon-salon, buffet et bibliothèque sur tous les trains. Wagon-salon et wagon-salon-buffet-observatoire Pullman sur les trains de 9 h. 10 du matin et 8 h. 05 du soir.

BUREAUX EN VILLE:

122 rue Saint-Jacques (téléphone: Main 6905), Hôtel-Windsor et Gare Bonaventure.

La Compagnie MARCHAND FRERES, LIMITEE

Imprimeur

56, Rue Amherst, Montréal.

Tél. Bell: Est 3936.

LE LION

Comme elle était chrétienne et n'avait pas voulu, Pour de vains dieux d'argile ou de bois vermoulu, Allumer de l'encens ni célébrer des fêtes, Le préteur ordonna de la livrer aux bêtes; Et comme elle était jeune et vierge, et rougissait Quand l'oeil d'un juge impur sur elle se fixait, Une clause formelle en l'édit contenue Précisa qu'au supplice on la livrerait nue. Nue, et le sein voilé de ses chastes cheveux, Elle entra dans le cirque.

En quatre bonds nerveux Un lion, famélique et rugissant de joie, Jaillit de la carcère et vint flairer la proie. Le peuple regardait, étrangement jaloux, Palpiter ce corps blanc près de ce muile roux, Et montrait, allumé d'une affreuse luxure, Des rictus de baiser, peut-être de morsure. Elle, chaste, tirait ses cheveux sur son sein.

Cependant le lion, instinctif assassin, Entre-baillait déjà sa gueule carnassière.

"Lion!" dit la chrétienne...

Alors, dans la poussière, On le vit se coucher, doux et silencieux; Et, comme elle était nue, il ferma les deux yeux.

"Contes épiques."

CATULLE MENDES.

Presque "aussi pire" que notre Chapman!

M. JEAN AICARD, de l'Académie française, ET SON DERNIER LIVRE

Le prince des mauvais poètes, le Georges Ohnet des vers, M. Jean Aicard, vient de publier un nouveau recueil, Hollande, Algérie, qui est bien, à tous égards, l'une des plus grandes coquetteries qu'ait osé produire un écrivain. Pour tout dire d'un mot, c'est presque aussi dégoûtant que du Chapman. Nous disons "presque", M. Chapman s'étant depuis toujours classé hors concours dans le genre, ainsi que chacun le sait. N'est-ce pas la Revue Critique, de Paris, qui écrivait de notre poète national, l'autre semaine, "qu'il est inférieur même à M. Jean Aicard"?

Pour l'honneur des lettres françaises sinon de l'Académie dont il est un des membres, il se trouve heureusement que ce vilain cocographe de Jean Aicard est traité comme il le mérite par la critique de son pays. Nos lecteurs savent déjà, par les citations que nous avons données l'autre semaine, en quelle estime le tiennent les rédacteurs de la Revue Critique. Voici maintenant comment il se fait "arranger" par l'un des critiques du Mercure de France, M. Georges Duhamel, dans une récente livraison de cette revue:

J'ai, pendant longtemps, estimé que M. Jean Aicard n'avait pas de chance. En fait, malgré la haute situation que M. Jean Aicard occupe dans le monde des lettres, cet écrivain m'a toujours semblé l'objet d'une certaine cruauté. J'ai entendu quelquefois parler de M. Aicard, je n'en ai jamais entendu dire nul bien. Les personnes les plus modérées m'ont exprimé sur le compte de M. Jean Aicard des jugements pleins d'aigreur et, plus souvent, d'ironie. Je n'ai jamais — et c'est sans doute un grand hasard — lu dans une revue ou dans une gazette un véritable éloge de M. Jean Aicard et j'avoue que cet état de l'opinion m'a vivement inquiété et, dirai-je, presque

disposé en faveur de l'auteur de *Maurin des Maures*.

Je me défie de la malveillance littéraire, surtout lorsqu'elle revêt un certain caractère d'unanimité. J'ai par exemple entendu, pendant de longues années, porter sur M. Edmond Rostand les jugements les plus sévères; la lecture des ouvrages de cet écrivain m'a fait par la suite comprendre tout ce qu'il y avait d'exagéré dans cette sévérité; j'ai vu par moi-même que l'auteur de *l'Aiglon* n'était dénué ni de verve, ni de facilité, ni d'une sorte d'imagination. Aussi est-ce avec empressement que j'ai saisi l'occasion de me faire une opinion personnelle sur M. Jean Aicard. Ayant reçu, ces jours derniers, un livre intitulé *Hollande, Algérie*, j'ai passé de patientes heures à lire ce volume et j'en ai couvert les marges de notes. Pour dire vrai, cette lecture m'a rempli d'amertume et d'ennui. Jusqu'à ce jour je pouvais croire en mon for intérieur que M. Jean Aicard était, sinon un poète, du moins un passable écrivain; mais du coup je dois donner crédit à la mauvaise opinion qu'on a dans le monde des lettres des mérites littéraires du célèbre auteur du *Père Lebonnard*. A mon grand regret, il me faut avouer, en fermant ce recueil de vers, n'avoir fait que rarement une lecture plus pauvre, moins fructueuse et, somme toute, plus irritante.

La majeure partie des écrits contenus dans ce volume ont déjà paru. Les poésies de *l'Israël en Hollande* datent de 1878-1879. Celles de *Au Bord du désert* sont postérieures de quelques années. M. Aicard, au moment où il a écrit de tels vers, était jeune ou tout au moins en sa pleine maturité. On est même en droit de penser que c'est à la publication de ces ouvrages que l'académicien doit les distinctions spéciales dont il s'est trouvé depuis l'objet. Et, en vérité, une telle supposition donne à réfléchir. M. Jean Aicard, dans le livre actuelle-

ment publié, a réuni des souvenirs de voyage. Au dire de tous les voyageurs, les pays visités par M. Aicard rendraient poète un recors d'huissier. On serait donc fondé à montrer quelque exigence. D'ailleurs, ces recueils de poèmes qui font un peu penser à des calepins de touriste sont d'une facilité de composition qui exclut naturellement l'indulgence. Que l'on imagine le livre de vers rapporté d'Italie par M. Boireau. Cela s'appellera: *la Terre lumineuse* ou encore *la Divine péninsule*; les titres de poèmes seront: *Sur le Rialto, Tristesse de la lagune, Au Condottiere, les Sept Collines, Soir sur Vérone, les Cendres du Vésuve*, etc., etc... M. Jean Aicard ne pouvait pas moins faire et nous lisons parmi les titres des poèmes de *Hollande: les Dunes, la Zélande, la Mer du Nord, les Bateaux, Matelots Hollandais*, etc... Nous distinguons d'autre part entre les poèmes d'*Algérie: Allah, la Rose de Biskra, le Cadi, le Bédouin, le Muezzin, le Nomade, Dans la Mosquée, les Bourricots d'Alger*, etc... Passons sur les nécessités du sujet et venons-en à la poésie de M. Jean Aicard.

M. Jean Aicard semble, au premier abord, avoir comme le génie de la médiocrité. A la réflexion, on conçoit que cette forme de génie pourrait encore avoir son côté curieux et on ne sait plus comment qualifier la remarquable persévérance avec laquelle M. Aicard se dispense d'être intéressant. Ce n'est pas que la lecture d'un poème de M. Aicard ne soit pas fertile en incidents: M. Aicard apporte à écrire en vers, une maladresse si rare que l'on ne peut lire trois strophes de suite sans ressentir une surprise voisine de l'indignation. Mais prenons un exemple, et, sans chercher plus loin, lisons ce poème intitulé *Zélande*, l'un des tout premiers du recueil. Je citerai d'abord la troisième strophe, elle est charmante:

*La neige, sous un vent plein d'aigreur
qui la pousse,
S'envole horizontale, et mes yeux ne
voient plus,
Si ce n'est à deux pas, au versant du
talus,
Un mouton qui s'effare, oublieux de
la mousse.*

Loin de moi l'ambition d'expliquer ce texte étonnant; je dois me contenter d'en détacher en italiques les parties sur lesquelles peut s'exercer le sens critique de mes lecteurs. Je suis d'ailleurs vivement ému par la strophe suivante. M. Jean Aicard, qui, s'il faut l'en croire, est dans un train en pleine marche, y écrit cette chose étrange:

*Où courons-nous, chassés par la
vitesse acquise?*

Mais une cheville en entraîne une autre, et le vers suivant en comporte une exquise:

*Dans quel morné océan nous engouffrer
tout droit?*

M. Jean Aicard a le culte de l'impropiété; il tombe à côté de ce qu'il voudrait sans doute dire avec une régularité touchante; ainsi lisons-nous, toujours dans le même poème:

*Tout à coup, comme on sort des lisères
d'un bois,
Voilà que nous sortons de la neige
oubliée.*

Inutile d'insister, cela s'entend. Il serait peut-être plus utile de rechercher le sens de ces deux vers comiques qui figurent dans la dernière strophe du même poème:

*Il cuirasse de feu, ce soleil argentin,
Tout ce qui lui présente une surface
ronde.*

Un tel poème est court; mais on le voit, il est riche en beautés. On en trouve de sem-

blables un peu partout, pour peu que l'on jette les yeux sur ces poèmes dont chacun est dédié pour le moins à deux, trois ou même cinq personnalités hollandaises. J'ai dit que M. Aicard avait le culte de l'impropiété; on pourra me reprocher un certain goût pour l'euphémisme quand on lira dans le livre de M. Aicard de ces vers qu'il faut citer sans commentaires:

*On a vu des bateaux, là devant cette
grève,
Sombrier dans la mer glauque avec
deux cents noyés.*

Et plus loin:

*S'il ne reculait plus! Si, noyant les
campagnes...
Le déluge de l'ombre allait avoir son
tour?...*

Et encore:

*L'oiscan de tempête, en bande,
Seul, sur les canaux gonflés...*

Et ceci, qui est une petite merveille de légalité:

*On fume, on boit, je me distrais.
Bière ou skiedam, cela dissipe.*

Et ce bout de vers qui ferait la joie d'un entomologiste:

Voilà l'insecte sur ses pieds.

Et cet aveu, d'une forme si curieuse:

*Je ne pourrai songer à vous qu'en me
troublant.*

M. J. Aicard est un poète romantique; il le rappelle souvent, et de façon inopinée, par un vers qui semble une comique parodie de Hugo:

*Ayant peur d'elle-même et disant par
orgueil:
"Je ne suis rien" avec ce regard dans
cet oeil!*

*Et je ferai des vœux pour le brave
jeune homme...
Qui l'appelant du nom dont ta mère
te nomme...*

Comme les maîtres du romantisme, M. Jean Aicard renonce parfois à l'éloquence pour s'adonner à la fantaisie; il déploie, en ces occasions, une grâce surprenante et nous dévoile des trésors d'esprit. J'en prends à témoignage la première strophe de ce gracieux poème intitulé *la Gazelle*:

*Gazelle, gazelle, gazelle,
Ma gazelle vous avez l'air
D'une petite demoiselle,
Votre oeil profond est doux et fier.*

Le poète d'*Algérie* s'adresse-t-il au nègre Bab'Azou? Il trouve comme chute de strophe ce petit vers malicieux:

Je voudrais être noir... ou bleu!

Et comme cette pièce a onze strophes, le petit vers malicieux est répété onze fois.

Comme les romantiques, M. Aicard raconte des histoires, et c'est adorable. Il faut lire *Zinah*, ou l'histoire de ce lion amoureux qui se fait tuer par la jeune fille:

*Et dans ses grands yeux roulaient
deux grosses larmes.*

Mais ce qui distingue M. Jean Aicard des romantiques, c'est que l'auteur du *Paré d'amour* est inapte à cette besogne somme toute aisée: faire un vers sonore. M. Aicard, quoi qu'il fasse, a le don du laid; cette beauté tout extérieure, qui est la vertu commune des descendants du romantisme, lui est refusée; il s'évertue et revient comme fatalement à une cacophonie dont il a le secret, mais qui ne suffit toutefois pas à lui assurer une personnalité. J'ai déjà fait d'abondantes citations, mais il me faut signaler encore le second de ces deux vers:

*Ah! les âmes se font vides et dénuées,
Quand la nuit n'est pas née encore, ni
le jour mort.*

Et cet autre vers d'un pittoresque déconcertant:

Ces façades de brique, en pointe, et séculaires.

(A suivre en dernière page)

Petites annonces

ON DEMANDE à acheter la première année du *Journal de l'Université des Annales*.

"Bisquit's"

OLD LIQUEUR

Cognac
vieux de
vingt ans

Fait du plus pur jus de
la vigne



The Arbour Hotel

COY LTD.
JOHNNY BERTRAND
GERANT
185 et 187
Boulevard Saint-Laurent
Liqueurs et Cigares de 1er choix.
Tél. Bell Est 4810. MONTREAL

Tél.: Est 4679

Vins et Liqueurs de Choix
RESTAURANT
WHITE PALACE

JULES DURAND
Propriétaire.

385, Boulevard Saint-Laurent, 385

Le Scotch Peter Dawson

Whisky sans égal

C'est un bon vieux scotch distillé à la bonne vieille façon. Liqueur exquise, au goût savoureux, elle fera les délices de tout véritable connaisseur.

Encourageons nos industries nationales!

Cessons de croire qu'il n'y ait que l'étranger pour nous fournir des produits de premier choix!

Au dire des meilleurs connaisseurs
et des experts les plus compétents,

Le Gin CROIX-ROUGE,

fabriqué à Berthierville [P. Q.],
l'emporte en qualité sur tous les
: : : gins importés : : :

Ne pas oublier que les manufactures de Berthierville n'admettent que les grains les plus purs et sont dirigées par les chefs d'industrie les plus renommés des deux continents.

MORALITE: Buvez de l'eau si vous le pouvez, mais quant à boire du gin, que ce soit au moins du CROIX-ROUGE.

(6) FEUILLETON DE L'ACTION

Le Moyen de Parvenir

par
MARTIAL LEPROHON

—Si fait, monsieur, c'est justement parce que je le sais que je me suis hâté. Vous avez besoin d'un second vous-même, d'un adjoint qui fasse les achats, établisse les prix de revient et vous prie de venir, qui surveille la comptabilité et la correspondance, vous voulez un homme, enfin, qui soit votre double et vous offrez à cet homme un traitement de 25,000 francs par an. Je le sais, et je viens m'offrir.

M. Manoury suffoquait.
—Mais, enfin, monsieur, dit-il avec un peu d'humeur, outre que je ne vous connais nullement, j'ai besoin d'un homme et non d'un enfant.

—C'est parfait, monsieur, reprit Boucicault, avec le plus grand calme, vous avez raison jusqu'ici, mais veuillez m'écouter cinq minutes durant.

—Eh bien, je vous écoute, fit M. Manoury, disposé à en finir au plus tôt.

—Vous ne me connaissez pas actuellement, mais avant la fin de la journée, si vous le voulez bien, vous me connaîtrez à fond. Je connais le métier dans ses plus minutieux détails, je suis actif, honnête, travailleur, ambitieux, et décidé à parvenir par tous les moyens honorables, sans me laisser rebuter par l'adversité, toujours

prêt à recommencer. En attendant que vous ayez vérifié mon affirmation, vous pouvez tenir ceci pour acquis. Votre second grief est beaucoup moins sérieux. Vous me reprochez ma jeunesse... hélas! c'est un défaut dont je me corrige tous les jours. En somme, vous voulez un homme de confiance, et vous cherchez cet homme. Eh bien, sans sottise modeste je viens et je vous dis: me voilà. Pourquoi me refuserez-vous la chance de parvenir tout en vous privant de mes loyaux services? Si j'étais en concurrence avec un homme connu de vous, je comprendrais que moi, inconnu, je dusse céder le pas. Mais vous cherchez un lieutenant, examinez au moins si je puis en remplir l'office, et, après examen prononcez-vous, mais pas avant.

M. Manoury rêvait.
—Tenez, monsieur, reprit Boucicault, prenez vos informations et essayez-moi. Pendant six mois je vous servirai avec le petit traitement de 200 francs par mois, car je n'ai pas un sou vaillant. Au bout de ce temps vous aurez pu vous rendre compte si je puis occuper le poste important que je sollicite et, alors, si je puis vous satisfaire vous m'en donnerez les avantages après m'en avoir imposé les charges. Moi ou un autre inconnu, qu'est-ce que cela peut vous faire?

—Vous avez raison, après tout, fit M. Manoury. Vous me plaisez avec votre assurance. Je vais me renseigner sur votre compte, et si les renseignements que j'obtiens confirment ceux que vous me faites pressentir, je vous promets de vous réserver l'emploi...

Quelques jours après, Aristide Boucicault entra au "Petit St-Thomas" en qualité de directeur et M. Manoury ne cessa de se féliciter de l'avoir attaché à sa maison.

Au bout de douze ans, Aristide Boucicault, qui n'avait prélevé sur son traitement que la somme nécessaire à sa subsistance, s'établit au coin de la rue de Sévres et de la rue du Bac. Dès le début, ce petit magasin n'était desservi que par une demi-douzaine de commis. Petit à petit, la nouvelle maison, qui portait pour enseigne "Au Bon Marché", épiéta sur le voisinage, louant les boutiques voisines à mesure que le "Bon Marché" fut connu de tout Paris. qu'elles étaient libres, et en peu de temps Bref, depuis vingt ans, le "Bon Marché" est une des plus puissantes et des plus riches maisons du monde, et nous ne croyons pas qu'il y ait un seul de nos lecteurs et surtout de nos lectrices qui ignorent son existence.

Mais nous n'avons pas besoin d'aller chercher nos exemples au-delà des mers. Jetons les yeux autour de nous, et nous trouverons des hommes de mérite qui, dans tous les branches de l'industrie humaine, ont conquis les premières places grâce à leur énergie, à leur DROITURE, à leur science de la vie et à leur volonté.

Citons, au hasard, des noms connus de tous nos lecteurs:

Edison, le grand Edison, l'homme merveille pour qui la postérité n'aura jamais assez d'airain à transformer en statues ni

assez de puissance vocale pour jeter aux générations sa clameur reconnaissante; Edison est sorti des masses profondes du peuple. Il a commencé par un métier de gagne-petit, vendant des journaux sur les trains de chemins de fer. Le pain du jour péniblement gagné, il déroba à la nuit quelques heures de repos qu'il consacra à l'étude. Ce génie embryonnaire entrevoyait l'avenir; il sentait que le XIXe siècle n'était pas complet, avec la vapeur et le télégraphe électrique; il avait la notion qu'il manquait un anneau à la chaîne que forge incessamment l'activité humaine, et que couvertes acquises les nobles ambitions de l'absence de ce chaînon limiterait aux déshonneur ainsi que ses besoins. Visionnaire raisonnable et raisonnant, il s'imposa la tâche de doter l'humanité des merveilleux outils qu'elle possède aujourd'hui, et c'est à l'électricité, cette puissance formidable, alors presque inconnue et incoercible, qu'il arracha les bienfaits dont on peut presque dire que nous sommes accablés.

Que l'on scrute la vie de cet homme de bien, on ne trouvera que labeur, étude, persévérance, esprit de suite et opiniâtreté. La fortune, la considération universelle et la gloire pure et impérissable ont couronné la carrière d'Edison, et la reconnaissance des hommes lui a assuré, de son vivant, l'immortalité.

PRENONS MAINTENANT PARMIS LES CANADIENS.

Qui ne connaît, DANS TOUTE L'AMÉRIQUE DU NORD, M. Zéphirin Paquet, de Québec?

(A suivre.)



DOW'S ALES



Les Bières de la Brasserie "DOW" ont, par leur supériorité, conservé depuis cent années la première position.

Adoucies et mûries dans du bois, elles ne peuvent être surpassées pour leur qualité, leur pureté et leur excellence.

Vous êtes assurés d'obtenir les meilleures Bières en demandant celles de Dow.

En vente par tous les commerçants et dans tous les Bars et Cafés.

THE NATIONAL BREWERIES, Limited

A-12

LES JOURNAUX ET M. FORGET

Le "Financial Times" dénonce avec la dernière énergie le scandale du "Québec Railway"

Incapable aujourd'hui de payer par elle-même l'intérêt sur ses obligations, cette compagnie n'hésitait pas, il y a dix-huit mois, à déclarer des dividendes sur \$10,000,000 de "watered stock"

Après l'"Action", le "Soleil", la "Vigie", après dix journaux français des plus importants, quotidiens et hebdomadaires, le "Financial Times" réclame la mise à pied du citoyen Forget

En partant du golfe d'Otrante... Nous étions trente, Mais en arrivant à Cadix... Nous étions dix.

C'est une aventure toute contraire qui nous était réservée dans notre campagne contre le nommé Forget. D'abord seuls, au début, avec le "Marché" de Paris, à combattre ce fameux escroc, dont les exploits menaçaient d'aggraver irréparablement le malentendu déjà existant entre la France et le Canada français, nous avons eu la satisfaction de voir une grande partie de la presse, dans les deux pays, faire écho à notre protestation.

Ajoutez à cette liste, enfin, le "Financial Times", de Montréal, qui, dans son numéro de samedi passé, appréciait à son tour, sans y mettre plus de formes qu'il ne convient, la situation du "Québec" et le rôle du citoyen Forget en l'affaire.

(Du "Financial Times", numéro du 7 juin)

C'est en vain que les obligataires du Québec Railway ont pu se présenter lundi dernier (2 juin) aux bureaux du Montreal Trust, fidé-commissaire de la Compagnie, pour toucher leurs coupons semestriels, devenus exigibles ce jour-là.

Jeudi soir, Sir Rodolphe Forget déclarait aux journalistes, à son arrivée à Québec, qu'un tiers des coupons avait déjà été payé et que le reste le serait au fur et à mesure des demandes. C'est du moins la nouvelle que nous apportait le télégraphe; la même dépêche laissait prévoir de nouvelles déclarations pour la fin de la semaine au plus tard.

Les obligations dont il s'agit ici forment un total de \$6,120,400, de sorte qu'il n'au-

rait pas fallu moins de \$153,010 à la compagnie pour faire honneur à ses coupons.

Elle n'a donc pas été capable de les payer. Le fait ne paraît pas avoir autrement surpris les obligataires ou les actionnaires. On sait que les actions, ces jours derniers, se vendaient couramment à 13, et quant aux obligations elles sont cotées nominativement de 52 à 55.

La compagnie ne terminera son exercice financier que le 30 juin, de sorte qu'il est encore trop tôt pour discuter chiffres en main sa situation présente. Pour l'exercice correspondant de l'année dernière, ses recettes furent de \$680,000 et ses charges fixes, de \$660,363, comprenant une somme de \$194,584 affectée au paiement des coupons du Québec-Saguenay. Or — notez bien ceci — dans le rapport annuel cette somme figurait au chapitre des revenus, imputée au compte du capital de ce dernier chemin de fer, alors en cours de construction. Ajoutez que tous les travaux sur cette voie cessèrent en septembre et que la compagnie est aujourd'hui en procès avec les entrepreneurs. Malgré les résultats plus que pauvres qui marquèrent l'année, on n'hésita pas à payer des dividendes annuels de 4 pour cent sur les \$10,000,000 d'actions ordinaires, durant deux exercices, après quoi on les supprima.

L'impression très forte existe, dans les milieux financiers de Montréal, que l'on ne peut laisser se prolonger davantage la situation actuelle. On ne parle de rien de moins que d'un changement radical dans la Direction, aussi bien que dans les principes d'affaires de la compagnie. Il n'est que trop évident que celle-ci ne peut continuer, avec ses revenus actuels, à payer les intérêts d'obligations émises dans le but de prolonger des voies subsidiaires sur lesquelles tous travaux sont aujourd'hui suspendus et qui sont bien empêchés, par conséquent, de fournir le moindre revenu. Tout le monde admet que l'organisation financière de la compagnie constitue une série d'incroyables mystifications, qui rendent extrêmement difficile de déterminer les droits des différentes catégories d'obligataires. Que la compagnie soit incapable aujourd'hui de faire honneur à ses coupons, nul n'en sera sur-

pris. Le fait jette seulement un jour saisissant sur le jugement financier des hommes qui déclarèrent des dividendes sur les actions ordinaires de cette compagnie, il y a toute juste dix-huit mois.

Ce qui semble s'imposer avant tout, pour le groupe entier des entreprises Forget à Québec et autour de Québec, c'est un changement radical d'administration, seul capable de mettre un peu de sens commun dans les finances de ces différentes affaires. On sait ce qu'il est advenu de la fameuse entreprise de l'Eastern Canada Power and Pulp, par laquelle, plus que par tout autre argument, on avait voulu d'avance justifier la construction du Québec-Saguenay: elle est aujourd'hui en faillite et il n'apparaît pas que ses créanciers puissent compter sur de grandes espérances, du moins pour longtemps encore. Le Québec-Saguenay lui-même serait en faillite depuis longtemps s'il n'avait pour le soutenir les revenus du Québec Railway. De sorte que cette dernière affaire, excellente en soi, comme nous l'avons toujours dit, est condamnée à porter le fardeau de tout un groupe de compagnies accessoires absolument discréditées...

Quant à ces rumeurs périodiques, de l'achat des compagnies suburbaines par le Canadian-Nord ou par le gouvernement canadien, elles n'ont pour but, semble-t-il à plus d'un, que de retarder le plus qu'il se pourra l'inévitable dénouement. La session est maintenant finie et ni les politiciens ni les chemins de fer n'ont encore manifesté pareille intention, si faiblement soit-il. Il est à peu près temps, croyons-nous, pour les véritables propriétaires et pour les créanciers du Québec Railway, soit au Canada, soit en France, de se demander s'ils ne vont pas essayer, enfin, de sauver cette propriété dont les finances vont de mal en pis.

Le "Financial Times" n'hésite pas à le dire, les actionnaires et obligataires du Québec devraient sans retard se débarrasser de l'administration actuelle. Que cette administration ne soit pas à la hauteur de sa tâche, la preuve en est toute faite d'avance. Nous la trouverions, au besoin, dans ce seul fait qu'elle put déclarer des dividendes sur les fameux \$10,000,000 de watered stock. Aujourd'hui, pour faire pendant à cet acte de folie, la voilà incapable de payer même l'intérêt sur ses obligations. En faudrait-il vraiment davantage pour justifier les actionnaires et obligataires de réclamer la démission de Sir Rodolphe Forget?

Ces singuliers exploits de finance ont fini par prendre les proportions d'un véritable scandale national, d'immenses intérêts européens se trouvant engagés dans les entreprises Forget. Nous l'avons souvent dit, le Québec Railway, sous une bonne administration, peut devenir une excellente affaire, mais il est impossible, même aux meilleurs amis de la compagnie, de défendre la direction qui lui est imprimée par ses administrateurs actuels.

M. George Marcell par le nouveau projet qu'il soumet au public. La maison Marcell, qui après vingt-neuf ans d'existence vient de se réorganiser avec un actif de plus de trois millions sous le nom de la Marcell Trust Company, lance en effet aujourd'hui, à l'intention de la petite épargne, une première série d'obligations première hypothèque de 6 pour cent.

Ces obligations seront émises à \$100 chacune. Pour en faciliter encore l'achat aux petits capitalistes, la maison Marcell les vendra payables au gré de l'acheteur, sur un versement initial de \$1, avec garantie d'un intérêt de 6 pour cent sur la totalité de sa mise.

Nous avons déjà dit que les banques, tout bien calculé, paient à la petite épargne, non pas 3 pour cent, comme on le croit généralement, mais bien en réalité 2 pour cent en moyenne.

L'intérêt de 6 pour cent que paiera la maison Marcell sera au contraire composé tous les trois mois, donnant ainsi, au bout d'un certain temps, un chiffre sensiblement supérieur à celui que donnerait l'intérêt ordinaire au même taux.

Ce n'est donc pas DEUX FOIS mais bien plutôt TROIS FOIS AU MOINS le taux des banques d'épargne que représente l'intérêt garanti aux obligations de la Marcell Trust.

Comme d'autre part la Marcell Trust Company, offre à ses obligataires, sur leur capital, des garanties supérieures à celles que peut offrir n'importe quelle banque, nous croyons que le lecteur devra conclure avec nous que ces valeurs représentent à tous égards, particulièrement pour la petite épargne, le placement le plus avantageux qu'il soit aujourd'hui possible de trouver.

N. B. — Ne pas oublier de demander, sur le sujet, la plaquette éditée par la maison Marcell. — Rue Saint-Jacques, 180; téléphone, Main 3791.

Presque "aussi pire" que notre Chapman!

(Suite de la page 3)

Mais M. Jean Aicard est-il si coupable? Il faut un bien grand talent pour opérer avec succès au milieu des artifices d'une prosodie désuète et ridicule dont M. Aicard n'a rien voulu sacrifier. Faute de talent, M. Aicard s'en remet aux adjectifs et il en fait, avouons-le, une consommation prodigieuse:

Par la fenêtre close et sous la vitre blême Je vois de grands oiseaux noirs et silencieux Qui sur la mer blafarde et sous les tristes cieux...

Ne tournons pas les pages, nous ne serions pas plus heureux:

L'intérieur bien clos, bien chaud, clair, presque blanc, Et le dîner s'achève exqu岸 et scintillant D'un éclat excessif de table hollandaise...

Ailleurs nous serons aussi cruellement éprouvés par des accumulations de participes présents qui suffiraient à faire mal noter la dissertation d'un élève de rhétorique. Nous constaterons que la plus grande originalité de M. Jean Aicard consiste à écrire des vers comme celui-ci:

Mais mon cigare rouge heureusement me luit.

Nous constaterons encore que l'auteur de l'Été à l'ombre a la curieuse habitude d'accoler au mot mer une paire d'épithètes habilement choisies, comme: folle et désespérée, vaste et farouche, sinistre et grande.

Nous trouverons dans le livre de M. Jean Aicard une foule de locutions qui en font comme le répertoire des lieux communs poétiques. L'auteur de Miette et Noré, en effet, prononce rarement le mot Art, sans a-

Un Dollar Ouvre un Compte de "Débentures-Hypothécaires"

6% 29th ANNÉE Marcel Trust Co., Limited. MONTREAL. Mallez livret gratis à

NOM... ADRESSE...

DEMENAGEMENT Afin de satisfaire aux demandes de mes nombreux clients, pour la réparation de meubles et autres articles de ménage, je suis déménagé dans un local plus spacieux. Atelier: 709-Est, rue Lafontaine. Tél. Est 5896. CHARLES TURCOT, Prop.

L'ACTION est publiée par Jules Fournier, tous les samedis, à Montréal. Adresse pour la police: rue Saint-Denis, 323.

CHATEAU DUPERE Terminus des Tramways Rue Notre-Dame (Longue-Pointe) SALLE POUR BANQUETS REPAS A LA CARTE CHEF FRANÇAIS Kiosque sur le bord du fleuve. Service de premier ordre. Tel. Est 799

Pâtisserie Française JOSEPH KERHULU 176 RUE SAINT-DENIS Pour Banquets, Euchres, Lunches, Soirées, Réceptions, etc., demandez nos prix.

MAISON E. GIRARDOT Monsieur E. Girardot, abandonnant les affaires à Montréal, a l'honneur d'informer le public qu'il ouvrira prochainement une maison de villégiature à STRATHMORE sur les bords du Lac Saint-Louis. Chambres confortablement meublées et pension de premier ordre. Place idéale pour Diners privés et Pique-Niques. Rafratchissements, glaces, etc. Location de chaloupes: avis aux amateurs. OUVERTURE LE 15 JUIN

MORENCY FRÈRES. DORURES & ENCADREMENTS 346-Est, Rue Sainte-Catherine. SPECIALITE: Miroirs de style, Cadres et Consoles. Tél. Bell: Est 3202.

jouter: la Grande Chimère. Il ne répugne pas à écrire: noir comme le corbeau, il entretient volontiers son lecteur de l'immensité suprême et de la solitude immense, il contemple à tout instant le désert des cieux et recherche les effets de ce goût:

Grain de sable parmi cet infini de sable, Sous le sable infini de l'azur constellé...

Ai-je dit que M. Jean Aicard rimait? Il le fait avec scrupule. Le plus souvent il n'y met pas d'imagination, et c'est heureux, car la recherche du rare le conduit parfois à faire rimer respect avec infect, ce qui n'est pas dépourvu d'horreur.

Il suffit! Je ne saurais prendre du plaisir à poursuivre l'analyse critique de ce pauvre recueil. Si le livre de M. Jean Aicard m'était parvenu sans titre et sans signature, je n'aurais pu le distinguer en rien des mille ouvrages versifiés que je reçois chaque année et auxquels je ne peux pas toujours consacrer une ligne, de ces mille ouvrages qui sont, pour la plupart, plus correctement, plus harmonieusement écrits que celui dont je viens de parler pendant trop longtemps. Mais le nom de M. Jean Aicard n'est pas inconnu; il est en outre spécifié sur la couverture que M. Aicard appartient à la plus illustre compagnie de notre pays...

GEORGES DUHAMEL.

Souvenirs de villégiature

La solitude à deux, même avec la plus charmante des femmes, devient un peu fatigante quand elle a trop duré: je m'en aperçus dès l'après-midi du onzième jour que nous passions, Virginie et moi, sur les rives enchantées du lac Perdu. La pêche — à la ligne ou autrement — avait perdu ses attraits, le paysage était devenu

monotone, le soleil trop brillant, l'herbe trop fraîche, l'eau pas assez chaude et le canot mal commode. Virginie — les femmes s'aperçoivent tout de suite de cela — vit bien que le temps me semblait long et elle essaya de me distraire. Elle me fit faire des parties de croquet — qui me parurent insipides; tenta de m'initier au jeu de dames — dont j'eus bientôt soupé; importa vainement de Montréal, à mon intention, un gramophone de tout dernier modèle. Elle ne réussit à vaincre mon ennui que du jour où elle eut la bonne inspiration de me passer des livres; romans, contes, fantaisies, impressions de voyage, ouvrages d'histoire et de critique fraîchement parus, bientôt, grâce à elle, j'eus en abondance à ma disposition, pour charmer mes loisirs, toutes les dernières nouveautés de Paris, que nous expédiait régulièrement notre ami Faribault, de la Librairie Saint-Louis, rue Sainte-Catherine, 288-Est.

Alphonse XIII à Fontainebleau

Un journal de Paris raconte la dernière visite du roi d'Espagne aux Français: "A Fontainebleau, écrit-il, M. Poincaré — couché dans le lit de Mme de Maintenon et Alphonse XIII, dans celui de Napoléon Ier. Attention délicate: le chef du "protocole avait placé sur le bureau d'Alphonse un superbe exemplaire de Don Quichotte acheté chez le meilleur libraire de la ville."

Le confrère, par malheur, ne donne pas le nom de ce libraire; à Montréal, on n'aurait pas longtemps à chercher: on saurait tout de suite qu'il s'agit de notre excellent ami Déom. — Rue Sainte-Catherine, 47-Est; téléphone: Est 2551.

PLUMES-FONTAINES—Pour un temps limité, nous offrons au prix uniforme de \$1.25, un choix considérable de Plumes-Fontaines. Modèles se vendant ordinairement depuis \$2.50 à \$5.00. Ces plumes sont en or de 14 carats et nous garantissons qu'elle donneront satisfaction. Sinon elles seront échangées, ou l'argent sera remboursé. Franco sur réception de \$1.25. LECOURS & LANCTOT, pharmaciens, Coin des rues St-Denis et Ste-Catherine, Montréal.

A. LECOMTE, 521-EST RUE STE-CATHERINE (coin Sanguinet) Succursale: 241-Est rue Ste-Catherine Les gens de goût, par exemple les lecteurs de l'"Action", trouveront aux magasins de M. Lecomte des chaussures élégantes et confortables, capables de leur donner à tous égards la plus complète satisfaction.

Dr L. NOLIN TRUDEAU CHIRURGIEN-DENTISTE 389 rue Saint-Denis Téléphone: Est 3616 De 9 h. à 5 h. tous les jours, et les mardis, mercredis et vendredis, de 7 h. à 9 h. du soir.

Hommes de bureau, Scientifiques, Brasseurs d'affaires ou brasseurs de bière, Politiciens, Lutteurs de toute sorte. Gras surnourris ou Malgres Dyspeptiques, Névralgiques, Dégoûtés, Déçus, Découragés, voulez-vous remonter la côte que descendent vos affaires, votre parti, vos amour?

REFAITES-VOUS UNE SANTE — ABONNEZ-VOUS A L'Arène de la santé OU L'Institut de Physiothérapie DU Docteur HENRI LASNIER Vous trouverez là tous les agents physiques dont la science moderne a reconnu l'utilité, toutes les garanties de compétence qu'on doit exiger quand il s'agit d'une chose aussi complexe que l'art de cultiver la santé. TELEPHONE: EST 5969. 550 RUE SAINT-DENIS

T. HAMELIN JOS.-E. LEPAGE Téléphone: Main 8279.

HL Hamelin & Lepage IMMEUBLES ET PRETS OCCASIONS D'AFFAIRES 15 Boulevard Saint-Laurent Suite 4, 5, 5. Nos Bureaux sont maintenant installés No 15, Boulevard Saint-Laurent et nous invitons cordialement nos Clients et Amis à nous visiter et espérons que comme par le passé leur patronage nous sera toujours donné. Nos Lots, Propriétés, Terrains, Terres et toutes occasions d'affaires vous seront démontrés sur demande avec diligence. HAMELIN & LEPAGE

Un mot de Nicolas

Le roi Nicolas de Monténégro se console de rendre Scutari par l'espérance qu'il a de garder les hauteurs de Tarabosch.

Un grand dîner avait lieu dernièrement au Palais en l'honneur d'un diplomate étranger. Au dessert, on servit des cerises de Zara, dont le roi apprécie plus particulièrement la saveur.

Nicolas contempla quelques minutes les fruits vermeils placés devant lui. Puis il en saisit un entre le pouce et l'index, et le fit éclater.

Le roi, posant un doigt sur le noyau tombé dans son assiette, dit laconiquement: Scutari!

Puis, d'un geste onctueux, il porta la pulpe juteuse à ses lèvres, et les yeux mi-clos: Tarabosch!

De l'Opinion.

QUESTIONS ECONOMIQUES Pour la petite épargne

Tout le monde a pu constater, comme nous, la position particulièrement ingrate faite au petit épargnant dans notre organisation économique. S'il place son modeste capital sur des valeurs susceptibles de rapporter de gros intérêts, il court risque souvent de tout perdre. S'il le confie aux banques, il n'en retire qu'un revenu dérisoire. Des trois seules catégories de valeurs qui soient à la fois sûres et rémunératrices, il n'en est pas une à laquelle il puisse songer pour son compte. Les obligations d'Etat lui sont interdites et aussi les obligations municipales; presque toujours vendues en bloc, les unes comme les autres. Quant aux obligations première hypothèque, à 5 ou 6 pour cent, elles lui échappent encore, n'étant vendues que par tranches de \$1,000, au minimum. C'est à cette situation qu'entend obvier